

Georges Rose

JEUNESSE DE L'INSTANT

Puisque la réalité est étalée sous nos yeux,
il n'y a rien à expliquer.

Wittgenstein

Matin

une pente de vent

La terre s'ébruite

s'ajoute à la lumière

Dans la rue les visages

au fond les montagnes

dont les jambes s'écartent en rêvant

Les arbres ont déjà fait le tour du monde

ils n'ont plus besoin de courir

La mer est ce gris là-bas

qui devance le paysage

L'étendue fait rage
demain chiffonné que l'on reprend

La nuit remonte à la surface
nue dans le jour

L'odeur glacée des sources
le pan battant de l'horizon

Nous n'avons plus de liens
ailleurs n'existe pas

Emportant le silence dans un sac
nous finissons à chaque pas nos regards

Le froid brandit le ciel
qui s'abat d'un coup

La nuit facile
s'éloigne sur le blanc
disparaît sans se retourner

La ville muette
les yeux baissés
rentre dans la nature

Le jour attend un peu

laisse l'aube

boire à l'univers

Délicatement

sans souffler les lumières

ni ouvrir aucun cri

La montagne de Céüse

étourdie par tant de ciel

ne bouge plus

Voici la lumière
assise dans la neige
avec un seul oiseau noir

La terre se dépêche
mais nous n'avancions pas
juste puisés avec l'eau

L'église murmure
à la façon des arbres
sans pouvoir prononcer le mot

La solitude est le seul chemin
la porte restée ouverte

Dans le café plus étroit
le crissement des pensées
le sable de la pluie

Les gens touffus
se gardent pour d'autres
qu'ils ne verront jamais

Le seuil s'est détaché
ce n'était pas cette parole

On suit longtemps avant d'être
ce que l'on était toujours
le soir l'herbe se dirige vers le lac

L'étoile est dans le roc
elle dort
mais elle doit repartir

La forêt dans ses jupes
marche à grands pas
jusqu'à la nuit qui traverse plus loin

Dans le métro cette femme en bleu
je n'ai jamais vu son visage
mais elle tenait toute la place dans l'univers

Le silence n'a pas de pierres
ces statues sont les nôtres

L'herbe au grand lignage
son murmure

Les oiseaux
leurs ailes détournées des grandes fresques

La rive est une compagne plus habile le soir
nous avons été les derniers à comprendre
la multitude est une seule chose

La nuit la ville se détache
va tous ses navires allumés

Sur la grande neige
mer solitaire

Le froid regarde partout
le silence visible est un parfum blanc

L'univers se dissipe de nous
en fait la peur était l'un des jardins

L'épaule du jour
les femmes taillées nues
l'immensité frissonne

Le cortège des vagues
précède la mer éparse
qui déjà se reforme

La terre est revenue
ses affaires jetées en vrac
la robe sur le fauteuil

Les grands animaux sont-ils distincts
des étoiles dormantes

La montagne et sa crête de coq
ses pelisses blanches
rangées pendant l'été

La présence est vide
pour ceux qui ne le sont pas

Peu d'immensité
sauf au fond de nous

Sans limites les arbres
sans pensées
sur les toits les oiseaux sans vertige

Près d'un chat qui se frotte
une jeune femme accroupie
les corps coulent sans se tromper

La rivière
dans tout ceci
s'enfuyant seule

Dans la nuit
sous la pluie
le chant hésitant des routes

Une goutte
la terre se détache

Dans la brume caressante
le blanc plus vif des pierres
les maisons passent lentement

Nous ne sommes pas les seuls de ce visage
les grands arbres se sont reconnus
les grands nuages

La pluie qui se délivre
la cascade si lente
qu'elle semble immobile contre le roc

On ne peut rien jeter ni rien reprendre
l'humeur de la nuit
le corps n'a pas d'autre histoire

On ne sort pas dans l'avenir
les limites sont déjà écarlates

L'atrocité du grand ciel
devient une peinture

La beauté nous réfléchit
qui installe ses miroirs

Nous allons entre nous
mais la forêt est plus précise

Lys des nuées
le vent à ses récifs
mer à d'autres délivrances

Les mouettes s'étalent
lisses lointaines
continent fauve

Les arbres se démènent
le soleil est bleu
sans s'inquiéter

L'aube ravit le ciel
l'œil se colore du monde

La terre éprise
l'été aux poches pleines

Le passage entre les morts
plus étroit chaque jour

Parmi nous

l'aventure d'une fleur

et inversement

On ne sait plus

où sont les racines

ni les oiseaux ou les morts

Le monde est tombé de la fenêtre

se relève

s'en va seul

La pièce est évasive
que faisons-nous à cet endroit

La vie traverse
déplaçant des tentures qui retombent

La nuit assourdissante
ne s'entend pas ici
nous restons entourés de cette mort

Ce matin les hirondelles
font défont cousent décousent
à la fin le ciel est toujours le même

Les montagnes appellent dans la brume
navires perdus
laissant de longues traces de neige

La flamme des jonquilles
allumées dans le vent
tremble sans s'éteindre

Le soir au pays des baobabs
les femmes rentrent le ciel
lâchent les étoiles avec les chiens

Le vent souffle les derniers cris
la terre prépare les oiseaux
qui voleront demain

Les grands pins gris
déchaussés devant la lumière
toutes les têtes relevées

Si dense le flanc du ciel
longuement repassé
à ces jours bleus

La mer arrive
qui s'avance
jupes relevées

Le visage s'effondre de la nuit

pièce détachée

chute de glace

L'univers et ses culbutes

la longue gestation des ciels

l'éclat qui à son tour commence l'arbre

Demain se courbe

pour passer à cet endroit

sans toucher le plafond des grottes

Un banc d'étoiles
dans la mer aux gestes criards

Juillet troublé de gris
le vent ligneux

La nuit affleure sous les autres
ne se mélange pas

Le crin de l'hiver
reste par endroits

Dans la maison qui prend le soleil
une mouche sur le parquet
enchante le monde

Dehors la buse solennelle
invente un autre ciel
qu'elle ne peut plus détruire

La nuit rappelle les montagnes
le corps blanc des eaux
la ville retirée de la neige

Le chat qui vient sur la route
puis s'en va seul sous la lune

Le fer filtre les songes
l'arbre a tous ses yeux qui tremblent

La rivière n'est plus qu'un bruit dans la couleur
les gestes sous la robe

Ratures de mer à la nuit
les grandes lignes blanches

Matin d'abeille et de fruit
quelle clarté
pourtant on ne se connaît pas

Une seule terre pour rive
le point de la phrase
le commencement d'autrui

Le froid devine
s'approche
découvre le mort en nous

La brume si lente
agenouillée dans le bois

Les arbres voyagent avec la pluie
portant le lourd bagage de la ville

Un lac sans histoire
les longues mimiques de la lumière

Le silence n'est pas si violent
que cette hirondelle
seule avec le ciel

Les visages de la pierre

à la nuit pensive

A Chios

où la mort s'effile

Les bombes du vent

les bateaux répandus

Ce territoire traverse le chant

plus loin que le rêve

Le ciel
dans la poche des rues

La nuit ravaudée aux étoiles
secouée jusqu'au noir

Le visible tenu en vol
s'éteint au front de la falaise

Nous ne commençons pas ici
le corps l'épingle retirée
tout se défait

La forme est plus lente que l'atome
elle s'attarde
reste visible longtemps

Le chemin invente l'espace
les arbres sont passés sans bruit
par une nuit sans lune

Ils sont arrêtés plus haut
sur un bord de la montagne
je ne sais pas ce qu'ils attendent

Entravés par la lumière
nous ne sommes pas les seuls qui
s'apprêtent à mourir

Les couleurs sont poreuses
images glissées à travers les astres tortueux

L'oiseau cousu à l'espace
immobile parcourt le silence

La rue nous accompagne
jusqu'à cette fenêtre qui n'est pas le visible

L'aube sépare doucement
pour un jour
ce que la nuit unit

La mer se laisse
se livre encore
avant de tout emporter

Par la porte entrouverte
le visage d'un cheval
avec l'œil du monde

Le bleu lisse de l'aube
préparé dans les bassins

La blanc choyé
par des nuages de mer

D'autres silences
baignent dans le roc

La terre approche encore
mais nous n'écoutons pas

Le saule attend au bas de la colline
il nous reprend au passage
une coccinelle est là aussi

Soulevés par une bord
l'univers
qui se brise en retombant

Ces éclats de verre
visages goussets d'étoiles
mots rutilants qui habillent la nuit

Des flammes sont devenus des arbres
des lieux ont donné des enfants
un lac a recueilli le ciel

Tous ces reflets étaient des corps
s'installaient des navires
s'atablaient des ombres perdues

La route éparpille à la façon du vent
la nuit a d'autres lumières que la ville
et s'en sert différemment

La ligature des vieux silences
le sourire d'une jeune pluie
la boue des rages perdues

Montagnes du matin
qui vont seules dans le ciel
sans se perdre

Les mouettes dépensent leurs cris

le vent s'appuie

mer arrachée

Le temps se sépare

les tonneaux roulent

d'un coup se vident

Les vagues sautent le parapet

les nuages emportent toutes sortes de lumières

deux petites filles font partir un cerf-volant

Je retourne à la naissance
retrouver la nature intacte
j'étais simplement distrait

Cette impression d'être
ces remous dans le feuillage
nous avons l'âge des autres étoiles

Les reine-marguerite
la pluie
passant un autre jour

La cathédrale où boit la nuit
ce bleu n'a pas été inventé

Les cuves de l'instant ne débordent
ni ne se vident

Un parc est la limite des corps
à l'intérieur ils n'en ont pas

La profondeur dépasse
avec le pépiement des neutrinos

L'être ne ressemble à rien
ce sont les autres qui lui ressemble

Dans la brume si simple
les blancheurs de la ville
le fin d'une montagne

La mer musarde
près d'un ciel perdu
rejoint lentement

J'entends le bruit de la chatte
je me retourne
elle est morte depuis un an

Quelques arbres sur la crête
pour lire de l'autre côté

Des bribes dans la brume
la ville est un relief de la montagne

Le désert a fleuri
mais il reste un désert

Je m'approche
par un tumulte d'hirondelles

Montagnes laissées

le petit jour se verse doucement

La terre s'éloigne seule

peut-être des morts

Je me regarde

à un coquelicot

